

Je ne peux pas oublier: Refus d'obéissance

Je ne peux pas oublier la guerre. Je le voudrais. Je passe des fois deux jours ou trois sans y penser et brusquement, je la revois, je la sens, je l'entends, je la subis encore. Et j'ai peur. Ce soir est la fin d'un beau jour de juillet. La plaine sous moi est devenue toute rousse. On va couper les blés. L'air, le ciel, la terre sont immobiles et calmes. Vingt ans ont passé. Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque.

J'ai été soldat de deuxième classe dans l'infanterie pendant quatre ans, dans des régiments de montagnards, au 159^e de Briançon, puis au 140^e de Grenoble. Avec M. Vidon qui était mon capitaine et qui habite encore un faubourg de Grenoble avec ses filles, nous sommes les seuls survivants de la 6^e compagnie du 140^e d'infanterie. Nous avons fait les Éparges, Verdun-Vaux, Noyon Saint-Quentin, le Chemin des Dames, l'attaque de Pinon, Chevrillon, Le Kemmel. La 6^e compagnie a été remplie cent fois et cent fois d'hommes. La 6^e compagnie était un petit récipient de la 27^e division comme un boisseau à blé. Quand le boisseau était vide d'hommes, enfin, quand il n'en restait plus que quelques-uns au fond, comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. On a ainsi rempli la 6^e compagnie cent fois et cent fois. Et cent fois on est allé la vider sous la meule. Nous sommes de tout ça les derniers vivants, Vidon et moi. J'aimerais qu'il lise ces lignes et qu'il trouve son nom. Il doit faire comme moi le soir : essayer d'oublier. Il doit s'asseoir au bord de sa terrasse, et lui, il doit regarder l'Isère verte et grasse qui coule en se balançant dans des bosquets de peupliers. Mais, tous les deux ou trois jours, il doit subir comme moi, comme tous. Et nous subirons jusqu'à la fin.

Je n'ai pas honte de moi. En 1913 j'ai refusé d'entrer dans la société de préparation militaire qui groupait tous mes camarades. En 1915 je suis parti sans croire à la patrie. J'ai eu tort. Non pas de ne pas croire : de partir. Ce que je dis n'engage que moi. Pour les actions dangereuses, je ne donne d'ordre qu'à moi seul. Donc, je suis parti, je n'ai jamais été blessé, sauf les paupières brûlées par les gaz. (En 1920 on m'a donné puis retiré une pension de quinze francs tous les trois mois, avec ce motif : « Léger déchet esthétique. ») Je n'ai jamais été décoré, sauf par les Anglais et pour être allé chercher deux aveugles dans le couloir de L'hôpital de Woordmouth qui brûlait. Donc, aucune action d'éclat. Je suis sûr de n'avoir tué personne. J'ai fait toutes les attaques sans fusil, ou bien avec un fusil inutilisable. (Tous les survivants de la guerre savent combien il-était facile avec un peu de terre et d'urine de rendre un Lebel pareil à un bâton.) Je n'ai pas honte, mais, à bien considérer ce que je faisais, c'était une lâcheté. J'avais l'air d'accepter. Je n'avais pas le courage de dire : « Je ne pars pas à l'attaque. » Je n'ai pas eu le courage de désert. Je n'ai qu'une seule excuse : c'est que j'étais jeune. Je ne suis pas un lâche.

J'ai été trompé par ma jeunesse et j'ai été également trompé par ceux qui savaient que j'étais jeune. Ils étaient très exactement renseignés. Ils savaient que j'avais vingt ans. C'était inscrit sur leurs registres. C'étaient des hommes, eux, vieilliss, connaissant la vie et les roublardises, et sachant parfaitement bien ce qu'il faut dire aux jeunes hommes de vingt ans pour leur faire accepter la saignée. Il y avait là des professeurs tous les professeurs que j'avais eu depuis la classe de 6e, des magistrats de la République, des ministres, le président qui signa les affiches, enfin tous ceux qui avaient un intérêt quelconque à se servir du sang des enfants de vingt ans. Il y avait aussi — je les oubliais mais ils sont très importants — les écrivains qui exaltaient l'héroïsme, l'égoïsme, la fierté, la dureté, l'honneur, le sport, l'orgueil. Des écrivains qui n'étaient pas tous vieux de corps, mais des jeunes aussi qui étaient devenus vieux par l'ambition et qui trahissaient la jeunesse par désir d'académie. Ou tout simplement qui trahissaient la jeunesse parce qu'ils avaient des âmes de traîtres et qu'ils ne pouvaient que trahir. Ceux-là ont retardé mon humanité. Je leur en veux surtout parce qu'ils ont empêché que cette humanité soit en moi au moment précis où elle m'aurait permis d'accomplir des actes utiles. Enfin, ce qui est fait est fait et ce qui est à faire reste à faire. Le temps est pour tout, même ce soir pour regarder cette immense plaine qui s'en va toute d'une traite, depuis le pied de ma terrasse jusqu'au fleuve. L'été de tout le jour s'est appesanti sur les blés. La chaleur sent la farine. Vingt ans. Depuis vingt ans j'ai vu se succéder ces moissons et les vendanges de la terre, la feuillaison des arbres, les moissons et les vendanges, les feuillaisons de mon corps. Vingt ans, et je n'ai pas pu oublier !

Il n'y a pas un seul moment de ma vie où je n'ai pensé à lutter contre la guerre depuis 1919. J'aurais dû lutter contre elle pendant le temps où elle me tenait mais à ce moment-là, j'étais un jeune homme affolé par les poètes de l'état bourgeois. Mon cœur qui avait été maçonné et construit par mon père, le cordonnier à l'âme simple et pure, mon cœur n'acceptait pas la guerre, et je marchais avec un fusil fermé dans le bled de l'attaque. Je le regrette maintenant. Ce fusil, il aurait été bon de le garder fin prêt et astiqué et la culasse coulant bien, et les cartouches bien graissées, le garder avec moi, et comme on m'avait dit, m'en servir contre mes ennemis. Le cœur maçonné par mon père m'aurait fait connaître ces ennemis.

Ce qui me dégoûte dans la guerre, c'est son imbécilité. J'aime la vie. Je n'aime même que la vie. C'est beaucoup, mais je comprends qu'on la sacrifie à une cause juste et belle. J'ai soigné des maladies contagieuses et mortelles sans jamais ménager mon don total. A la guerre j'ai peur, j'ai toujours peur, je tremble, je fais dans ma culotte. Parce que c'est bête, parce que c'est inutile. Inutile pour moi. Inutile pour le camarade qui est avec moi sur la ligne de tirailleurs. Inutile pour le camarade en face. Inutile pour le camarade qui est à côté du camarade en face dans la ligne de tirailleurs qui s'avance vers moi. Inutile pour le fantassin, pour le cavalier, pour l'artilleur, pour l'aviateur, pour le soldat, le sergent, le lieutenant, le capitaine, le commandant. Attention, j'allais dire : le colonel ! Oui peut-être le colonel, mais arrêtons-nous. Inutile pour tous ceux qui sont sous la meule, pour la farine humaine. Utile pour qui alors ?

Depuis 1919 j'ai lutté patiemment, pied à pied, avec tout le monde, avec mes amis, avec mes ennemis, avec des amis de classe mais faibles, avec des ennemis de classe et forts. Et à ce moment-là je n'étais pas libre, j'étais employé de banque. C'est tout dire. On a essayé de me faire perdre ma place. Déjà à ce moment-là on disait : « c'est un communiste », c'est-à-dire on a le droit de le priver de son gagne-pain et de le tuer, lui et tout ce qu'il supporte sur ses épaules : sa mère, sa femme, sa fille. Je n'étais pas communiste. J'apprends lentement.

J'ai refusé de faire partie des sociétés d'anciens combattants car elles étaient, à cette époque, créées seulement pour des buts mutualistes et non pour affirmer cette qualité d'ancien combattant, et de jamais plus nouveau combattant. On a fondé l'A. R. A. C. Mais j'étais dans un pays perdu. Je ne connaissais pas l'action de ceux qui pensaient comme moi. Alors, j'ai mené la lutte seul. Dans ma famille. C'est souvent par là qu'il faut commencer et c'est le plus difficile. D'habitude c'est par là qu'on est vaincu. Je n'ai pas gagné, mais je suis resté entier. Parmi mes amis, deux ou trois m'ont suivi et me suivent encore. Puis j'ai commencé à écrire et tout de suite j'ai écrit pour la vie, j'ai écrit la vie, j'ai voulu saouler tout le monde de vie. J'aurais voulu pouvoir faire bouillonner la vie comme un torrent et la faire se ruer sur tous ces hommes secs et désespérés, les frapper avec des vagues de vie froides et vertes, leur faire monter le sang à fleur de peau, les assommer de fraîcheur, de santé et de joie, les déraciner de l'assise de leurs pieds à souliers et les emporter dans le torrent. Celui qui est emporté dans les ruissellements éperdus de la vie ne peut plus comprendre la guerre, ni l'injustice sociale. C'est l'injustice sociale qui m'a fait me désespérer sur un chemin de vanité pendant quatre ans de plus.

Quand je parlais contre la guerre, j'avais rapidement raison. Les horreurs toutes fraîches me revenaient aux lèvres. Je faisais sentir l'odeur des morts. Je faisais voir les ventres crevés. Je remplissais la chambre où je parlais de fantômes boueux aux yeux mangés par les oiseaux. Je faisais surgir des amis pourris, les miens et ceux des hommes qui m'écoutaient. Les blessés gémissaient contre nos genoux. Quand je disais : « jamais plus », ils me répondaient tous : « non, non, jamais plus ». Mais, le lendemain, nous reprenions notre place dans le régiment civil bourgeois. Nous recommencions à créer du capital pour le capitaliste. Nous étions les ustensiles de la société capitaliste. Au bout de deux ou trois jours, l'indignation était tombée. D'abord le travail avait fourni assez de dureté, de souci et de mal, de choses mauvaises immédiates pour que les malheurs passés soient effacés et les amis morts oubliés. Et surtout parce que le rythme du travail avait été depuis longtemps étudié pour nous endormir. Ce rythme qui était passé de nos grands-pères dans nos pères, de nos pères dans nous. Cet esprit d'esclavage qui se transmettait de génération en génération, ces mères perpétuellement enceintes d'enfants conçus après le travail n'avaient mis au monde que des hommes portant déjà la marque de l'obéissance morale. La société, disaient-ils, n'est pas si mal faite que ça. Tu dis que nous nous sommes battus non pas pour la patrie comme on voulait nous le faire croire (et ça nous le savons, là nous ne marchons pas) mais pour des mines, pour du phosphate, pour du pétrole, je suis mineur. — Eh bien quoi, tu es mineur ? — Si la

mine ferme, qu'est-ce que je bouffe ? Il y avait de petits paysans, propriétaires de trois hectares qui se croyaient visés quand je parlais des gros propriétaires terriens. Il y eut même un épicier qui défendit le pétrole, parce qu'il en vendait et qu'il en avait une provision de cinq barils dans son arrière-boutique. L'attachement instinctif au régime bourgeois les empêchait d'être logiques avec eux-mêmes. Ils avaient peur de la guerre comme moi. Ils étaient capables d'un énorme courage, sans histoire et sans gloire, ils pouvaient secourir des typhiques, des diphtériques, se jeter à l'eau pour sauver des enfants, entrer dans le feu, tuer des chiens enragés, arrêter des chevaux emballés et marcher pendant des kilomètres sous la nuit des grands plateaux au milieu de ces orages de fin de monde où la foudre jaillit de terre pour aller chercher un chien égaré. Ils avaient eu peur à la guerre, comme moi. Ils sentaient bien, par là même, au fond de leur chair, par cette partie de leur chair dans laquelle se gonflait l'ancienne histoire de l'homme que la peur qu'ils avaient de la guerre venait de son inhumanité. Mais, par ce côté de leur chair qui s'était collé à leurs mères pendant qu'ils étaient encore dans le ventre, ils avaient hérité de l'habitude de l'esclavage. Cette habitude leur avait permis, bien sûr, comme à moi, d'entrer à la mine comme mineurs, d'être paysans à la ferme que leurs parents avaient affermée, de s'établir épiciers dans la grand'rue. Mais, maintenant qu'il s'agissait de sortir du gouffre tournoyant de la bourgeoisie, leur hérédité bourgeoise les empêchait d'ouvrir les bras dans le geste ample du nageur.

Une chose aurait dû nous éclairer, je dis-nous, car moi aussi j'étais éperdu d'ardeur et d'indécision. Dès qu'on entre en lutte contre la guerre, on entre en lutte contre le gouvernement. Je me disais : « Tu refuseras de serrer la main aux officiers de carrière. Tu défendras ta porte aux officiers, même si un jour l'un d'eux entre dans ta famille ou si tu te trouvais être l'ami d'un officier qui aurait surpris ton amitié », mais on me disait : « Ça n'est pas leur faute. » Et, tout en pensant qu'ils auraient pu choisir un autre métier, j'étais obligé de reconnaître que ça n'était pas leur faute. Je me disais : « Tu barreras dans l'Histoire de France de ta fille tout ce qui est exaltation à la guerre. Mais il aurait fallu tout barrer et comme j'avais malgré tout essayé, l'institutrice vint chez moi et me dit : « Que voulez-vous, monsieur Giono, comment pouvons-nous faire ? » Quand je revoyais mes amis, ils me répondaient : « Pétrole, pommes de terre, charbon, place, sous, salaires. Il y aura toujours des guerres, qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça ». Ils en arrivaient même à me dire : « C'est dans la nature de l'homme » (ceux qui répondaient ça, c'étaient les malins, ceux qui lisaient des livres). Et chaque fois que je sortais sur les chemins de la terre, je rencontrais des petits enfants aux cheveux follets qui jouaient avec des herbes et je savais que tout ça n'était que viande bouchère et il n'y avait donc plus qu'à pleurer. Celui qui est contre la guerre est par ce seul fait dans l'illégalité. L'état capitaliste considère la vie humaine comme la matière véritablement première de la production du capital. Il conserve cette matière tant qu'il est utile pour lui de la conserver. Il l'entretient car elle est une matière et elle a besoin d'entretien, et aussi pour la rendre plus malléable il accepte qu'elle vive. Il a des maternités où l'on accouche les femmes avec autant de soins qu'on peut. Il a des écoles où les inspecteurs primaires viennent caresser les joues des enfants. Il a des stades où l'on

fait faire du sport à vingt-deux hommes et où l'on donne le spectacle à quarante mille. Spectacle déjà de bataille, de lutte, de camps. Il a des casernes.

L'enfant au bord du chemin et qui joue avec des herbes ne peut être considéré dans sa beauté et dans son humaine liberté que par deux ou trois fous de mon genre. Si je pense qu'il a les yeux bleus et qu'il portera toute sa vie la gloire d'avoir les yeux bleus, et qu'il s'en ira, blondasse vagabond du monde, à la recherche de l'espoir, du désespoir et de l'amour ; si moi je pense qu'il va peut-être nourrir dans sa tête les rythmes, les formes, et les musiques qui porteront l'humanité un peu plus avant dans l'immense prairie des étoiles ; si je pense que, sans doute, il ne sera qu'un homme parmi les hommes, un écouteur et non pas celui qui souffle dans le bugle, un de l'auditoire et non pas celui qui est debout dans le cercle, je me dis, moi : quoi qu'il fasse, il vit. J'admire cette vie. L'état capitaliste s'en sert. La guerre n'est pas une catastrophe, c'est un moyen de gouvernement. L'état capitaliste ne connaît pas les hommes qui cherchent ce que nous appelons le bonheur, les hommes dont le propre est d'être ce qu'ils sont, les hommes en chair et en os ; il ne connaît qu'une matière première pour produire du capital. Pour produire du capital il a, à certains moments, besoin de la guerre, comme un menuisier a besoin d'un rabot, il se sert de la guerre. L'enfant, les yeux bleus, la mère, le père, la joie, le bonheur, l'amour, la paix, l'ombre des arbres, la fraîcheur du vent, la course sautelante des eaux, il ne connaît pas. Il ne reconnaît pas dans son état, dans ses lois, le droit de jouir des beautés du monde en liberté. Économiquement, il ne peut pas le reconnaître. Il n'a de lois que pour le sang et pour l'or. Dans l'état capitaliste, ceux qui jouissent ne jouissent que de sang et d'or. Ce qu'il fait dire par ses lois, ses professeurs, ses poètes accrédités, c'est qu'il y a le devoir de se sacrifier. Il faut que moi, toi et les autres, nous nous sacrifions. A qui ? L'état capitaliste nous cache gentiment le chemin de l'abattoir : vous vous sacrifiez à la patrie (on n'ose déjà plus guère le dire) mais enfin, à votre prochain, à vos enfants, aux générations futures. Et ainsi de suite, de génération en génération. Qui donc mange les fruits de ce sacrifice à la fin ?

Nous savons donc, maintenant très nettement de quoi il s'agit. L'état capitaliste a besoin de la guerre. C'est un de ses outils. On ne peut tuer la guerre sans tuer l'état capitaliste. Je parle objectivement. Voilà un être organisé qui fonctionne. Il s'appelle état capitaliste comme il s'appellerait chien, chat ou chenille bifide. Il est là, étalé sur ma table, ventre ouvert. Je vois fonctionner son organisme. Dans cet être organisé, si j'enlève la guerre, je le désorganise si violemment que je le rends impropre à la vie, à sa vie, comme si j'enlevais le cœur au chien, comme si je sectionnais le 27^e centre moteur de la chenille, cette perle toute mouvante d'arcs-en-ciel et indispensable à sa vie. Reste à savoir ce que je préfère : vivre moi-même, permettre que les enfants soient des enfants : et jouir du monde, ou assurer, par mon sacrifice la continuité de la vie de l'état capitaliste ? Continuons à être objectifs. A quoi sert mon sacrifice ? A rien ! (J'entends ! Ne criez-pas si fort dans l'ombre. Ne montrez pas vos gueules épouvantables de massacrés de l'usine. Ne parlez pas, vous qui me dites que votre atelier a fermé et qu'il n'y a pas de pain à la maison. Ne

hurlez pas contre les grilles du château où l'on danse. J'entends !) Mon sacrifice ne sert à rien; qu'à faire vivre l'état capitaliste. Cet état capitaliste mérite-t-il mon sacrifice ? Est-il doux, patient, aimable, humain, honnête ? Est-il à la recherche du bonheur pour tous ? Est-il emporté par son mouvement sidéral vers la bonté et la beauté: et ne porte-t-il la guerre en lui que comme la terre emporte son foyer central ? Je ne pose pas les questions, pour y répondre moi-même. Je les pose pour que chacun y réponde en soi-même.

Je préfère vivre. Je préfère vivre et tuer la guerre, et tuer l'état capitaliste. Je préfère m'occuper de mon propre bonheur. Je ne veux pas me sacrifier. Je n'ai besoin du sacrifice de personne. Je refuse de me sacrifier pour qui que ce soit. Je ne veux me sacrifier qu'à mon bonheur et au bonheur des autres. Je refuse les conseils des, gouvernants de l'état capitaliste, des professeurs de l'état capitaliste, des poètes, des philosophes de l'état capitaliste. Ne vous dérangez pas. Je sais où c'est. Mon père et ma mère m'ont fait des bras, des jambes et une tête. C'est pour m'en servir. Et je vais m'en servir cette fois.

On, ne peut plus se promener sur le champ de bataille avec son fusil pareil à un bâton. Le dédain, l'acceptation du martyre, la non-résistance, rien de tout ça ne peut être maintenant efficace. Croyez-vous que l'état capitaliste: va s'arracher le cœur de bon gré ? La guerre est le cœur de l'état capitaliste. La guerre irrigue de sang frais toutes les industries de l'état capitaliste. La guerre fait monter aux joues de l'état capitaliste les belles, couleurs et le duvet de pêche. Vous croyez que, de son bon gré, l'état capitaliste va s'arracher le cœur parce que vous êtes touchant, bel imbécile, marchant dans la ligne de tirailleur avec votre fusil pareil à un bâton ?

Il n'y a qu'un seul remède : notre force. Il n'y a qu'un seul moyen de l'utiliser : la révolte.

Puisqu'on n'a pas entendu notre voix.

Puisqu'on ne nous a jamais répondu quand nous avons gémi.

Puisqu'on s'est détourné de nous quand nous avons montré les plaies de nos mains, de nos pieds et de nos fronts.

Puisque, sans pitié, on apporte de nouveau la couronne d'épines et que déjà, voilà préparés les clous et le marteau.

La terre fait paisiblement du pain. La brume de l'été est sortie des champs de blé et elle bouche tous les horizons. Dans ce lent mouvement qu'elle a pour s'élargir sur tout le pays et pour monter dans le ciel, elle découvre la palpitation de petites poussières brillantes : ce sont les balles légères des grains prématurément mûris et qui se sont envolés. Le lourd soir d'été apporte ses ombres.

Je te reconnais, Devedeux qui as été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Ne t'inquiète pas, je te vois. Ton front est là-bas sur cette colline posé sur le feuillage des yeuses, ta bouche: est dans ce vallon. Ton œil qui ne bouge plus se remplit de poussière dans les sables du torrent. Ton corps crevé et tes mains entortillées dans tes entrailles est quelque part là-bas sous l'ombre, comme sous la capote que nous avons jetée sur toi parce que tu étais trop terrible à voir et que nous étions obligés de rester près de toi car la mitrailleuse égalisait le trou d'obus au ras des crêtes.

Je te reconnais, Marroi, qui as été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Je te vois comme si tu étais encore vivant, mais ta moustache blonde est maintenant ce champ de blé qu'on appelle le champ de Philippe.

Je te reconnais, Jolivet, qui as été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Je ne te vois pas car ton visage a été d'un seul coup raboté, et j'avais des copeaux de ta chair sur mes mains, mais j'entends, de ta bouche inhumaine, ce gémissment qui se gonfle et puis se tait.

Je te reconnais, Veerkamp, qui as été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Tu es tombé d'un seul coup sur le ventre. J'étais couché derrière toi. La fumée te cachait. Je voyais ton dos comme une montagne.

Je vous reconnais tous, et je vous revois, et je vous entends. Vous êtes là dans la brume qui s'avance. Vous êtes dans ma terre. Vous avez pris possession du vaste monde. Vous m'entourez. Vous me parlez. Vous êtes le monde et vous êtes moi. Je ne peux pas oublier que vous avez été des hommes vivants et que vous êtes morts, qu'on vous a tués au grand moment où vous cherchiez votre bonheur, et qu'on vous a tués pour rien, qu'on vous a engagés par force et par mensonge dans des actions où votre intérêt n'était pas. Vous dont j'ai connu l'amitié, le rire et la joie, je ne peux pas oublier que les dirigeants de la guerre ne vous considéraient que comme du matériel. Vous dont j'ai vu le sang, vous dont j'ai vu la pourriture, vous qui êtes devenus de la terre, vous qui êtes devenus des billets de banque dans la poche des capitalistes, je ne peux pas oublier la période de votre transformation où l'on vous a hachés pour changer votre chair sereine en or et sang dont le régime avait besoin.

Et vous avez gagné. Car vos visages sont dans toutes les brumes, vos voix dans toutes les saisons, vos gémissments dans toutes les nuits, vos corps gonflent la terre comme le corps des monstres gonfle la mer. Je ne peux pas oublier. Je ne peux pas pardonner. Votre présence farouche nous défend la pitié.

JEAN GIONO.